

chemin; je voudrais passer la rivière. Pouvez-vous me dire où est le gué ?

L'homme s'était assis sur son séant.

—Le gué? répéta-t-il avec un nouveau bâillement. Il n'y en a pas ici...

—Où est le plus proche ?

—Derrière le château.

—Quel château ?

—Vous n'êtes pas de ce pays, répondit-il, sans cela vous sauriez qu'il n'y a ici qu'un château : celui des ducs de Balboa.

—Combien de temps faut-il pour arriver à ce gué ? questionna Michel avec anxiété.

—Une heure.

—Et peut-on le passer sans difficulté ?

—Non, à moins de se servir du chaland.

—De quel chaland ?

—De celui qui s'y trouve toujours amarré ; mais le batelier qui est au service du château, ne reçoit d'ordres que du comte.

Le docteur eut un mouvement de dépit.

Le berger continuait de l'examiner attentivement.

—Il me semble que je vous ai déjà vu, dit-il enfin. Venez vous de chez nos maîtres ?

—Vos maîtres, qui sont-ils ?

Le berger eut un éclat de rire.

—Et qui voulez-vous qu'ils soient ? fit-il en se levant. Toute la contrée appartient au château.

Michel Herbin eut un mouvement de frayeur.

—Vous êtes le berger du château ? demanda-t-il.

—C'est-à-dire l'un des bergers. Nous sommes sept qui passons la nuit dans cette cabane alternativement, car nous avons à garder trois mille moutons et brebis. Mais, encore une fois, je vous ai déjà vu.

Michel se tut. L'homme fouillait ses souvenirs.

Je vous ai vu, répéta-t-il, j'en suis sûr... Où donc ?

Le docteur restait muet. Tout à coup l'homme se frappa le front.

—Ah ! je me souviens, s'exclama-t-il. C'est à Urrugne. Vous êtes le docteur Herbin... Que faites-vous ici, dans ces fondrières, à cette heure ? Vous paraîssiez trempé jusqu'aux moelles. Séchez donc vos vêtements, docteur, et, en attendant, je vous offrirai le peu que nous possédons dans cette cabane. N'êtes-vous pas le père des pauvres ?

Ces dernières paroles rassurèrent le docteur. Pourtant il lui restait un doute.

—Urrugne est assez éloigné de cet endroit, dit-il avec indifférence. Comment se fait-il que vous me connaissiez ?

—Tout le pays vous connaît, docteur. Quant à moi, comment pourrai-je vous oublier ? Ma fille était aveugle ; elle ne voyait plus le bout de ses doigts. On disait qu'elle avait la cataracte, je crois. Je l'ai menée à Urrugne ; vous l'avez guérie.

—En effet, je me rappelle cela.

L'homme se hasarda à répéter la question qu'il avait déjà faite.

—Vous venez du château ?

Michel eut un moment d'hésitation ; mais se ravisant, il répondit affirmativement.

—Vous avez été appelé pour la duchesse ? continua le berger.

Il eut une pause ; puis, se laissant aller à l'expansion :

—Et peut-être par elle, reprit-il. Pauvre femme ! Quand elle ne sera plus, nous aurons perdu notre Providence.

Une larme roula dans ses yeux.

—Reste-t-il quelque espoir, docteur ?

—Aucun.

—Mais alors pourquoi n'avez-vous point passé la nuit au château ?

—Parce que... j'avais... un autre malade à voir : le voiturier Antoine du château d'Urtubie.

—Celui qui s'est jeté à la tête du cheval emporté, il y a trois jours, et a sauvé deux personnes qui allaient rouler dans un précipice ? Le roulier Domingo qui fait le service entre les deux frontières est passé par ici cette nuit et nous a appris qu'Antoine est mort.

—Pauvre homme ; il avait eu la poitrine écrasée sous les pieds du cheval.

—Mais comment avez-vous perdu votre chemin, docteur ? Pourquoi le comte ne vous a-t-il pas fait reconduire ?

—J'ai voulu partir seul. J'avais hâte d'arriver à Urtubie et de là chez moi.

—Vous ne pouvez passer l'eau sans retourner au château.

—C'est impossible.

Le ton du docteur en prononçant ces mots était si étrange, mais si résolu, que le berger eut un soubressaut.

Michel Herbin comprit qu'il ne lui restait plus qu'à se trahir.

—J'ai sauvé votre fille, brave homme, dit-il ; à votre tour, rendez-moi un service. La duchesse m'a fait appeler en secret. Au nom de celle à qui vous devez tant de bienfaits, aidez-moi à rentrer sur-le-champ à Urrugne.

Le docteur allait achever lorsque le galop d'un cheval l'interrompit. Le berger ne put réprimer un geste d'effroi.

Cachez-vous là, dit-il vivement en montrant le tas de foin, et ayez confiance en moi.

Michel obéit. Presque aussitôt après un homme parut à l'entrée de la cabane.

—Hé ! Mauricio ! cria-t-il, attise ton feu, je suis glacé.

Il attacha son cheval au montant de la porte et entra.

—Il faudrait étrangler au berceau ceux qui naissent pauvres, gronda-t-il. Obliger un chrétien à courir la campagne en pleine nuit, en plein vent, et l'exposer à se casser le cou !

—Tu es de mauvaise humeur, Thomas, dit le berger, pendant qu'il poussait un fagot sous le chaudron.

—On le serait à moins.

—Qu'est-il donc arrivé au château ?

—Un malheur.

—Quel malheur ?

—La duchesse est morte.

—C'est plus qu'un malheur, c'est une catastrophe.

—Qui ne me touchera point, fort heureusement.

—Pourquoi ?

—Je suis au service du duc Alexandre.

—Du comte...

—Non, du duc. N'est-ce pas lui qui hérite des biens et du titre ?

—En effet ; mais pourquoi te faire sortir par cette tempête ?

—J'ai un ordre à transmettre au batelier du gué.

—Aller à cheval jusque-là me semble bien dangereux. Les chemins sont pleins de ravins.

—Tu as raison. Restes-tu ici jusqu'à ce soir ?

—Jusqu'à demain soir.

—Tant mieux. Je te laisse la bête, mais prends-en bien soin. C'est le *careto*. Il n'y a que lui dans notre écurie qui ait le chanfrein blanc. S'il lui arrivait un accident, je mourrais sous les coups de bâton. Don Alexandre ne pardonne pas les négligences, tu le sais.

—Sans doute. Mais pourquoi t'a-t-il confié le *careto* ? Tu n'es pas si bon cavalier que je sache.

—C'est vrai, mais j'ai pris le premier cheval qui m'est tombé sous la main. Il y avait à faire diligence. Pablo monte la jument alezane. Ce sont les deux meilleures bêtes du duc. Il n'a pas fait d'objection, car il était pressé de nous faire partir.

—Pourquoi donc ?

—Nous poursuivons un homme qui s'est évadé du château cette nuit. Nous avons ordre de l'y ramener mort ou vivant. Il y a vingt duros de récompense. Si je ne suis pas de retour ici avant le soir, saute sur le dos de *careto* : il te conduira de lui-même au château.

—C'est entendu.

—As-tu du vin ?

—Oui, dans cette outre.

—Je la prends.

Tomas fit mine d'enjamber le tas de foin pour saisir la peau de bouc accrochée de l'autre côté au mur.

Mauricio le retint avec un geste d'épouvante.

—Attends que je te serve.

En décrochant l'outre lui-même, le berger remplit un verre et le tendit en tremblant à Tomas, qui le vida d'un trait, fit glisser la bandoulière de sa carabine, s'assura que l'arme était bien chargée, la remit en place et sortit en sifflant.

A peine fut-il sorti que Mauricio remua le foin.

—Dieu vous protège, docteur dit-il, en aidant Michel Herbin à se relever et à s'épousseter. Vous n'avez plus une minute à perdre. Partez, suivez le chemin que vous trouverez à gauche. Tout au bout, vous verrez la Bidassoa et vous la passerez.

—Comment ?

—N'avez-vous pas le cheval que voilà ?

—Je ne vous comprends pas.

—Le *careto* a traversé la Bidassoa cent fois à la nage.

—Mais si je l'emène, comment la rendrez-vous à Tomas ?

—Ne vous inquiétez pas de cela ; quand vous serez de l'autre côté de l'eau, enfiler un sentier qui aboutit à la route de Saint-Jean-de-Luz. Une fois là, vous retrouverez facilement le chemin d'Urrugne.

—Et que ferai-je du cheval ?

—Quand vous n'en aurez plus besoin, jetez-lui la bride sur le dos. Tournez le dans la direction du château. Donnez-lui une bonne claquette sur la croupe. Il filera comme une flèche. Ne vous occupez pas de lui. Il sait son chemin mieux que vous et moi.

—Je n'oublierai pas votre dévouement.

—Vous ne me devez aucun remerciement, docteur. Hâtez-vous seulement ; Tomas pourrait se raviser et revenir sur ses pas. Mais je réfléchis que je ferai mieux de vous accompagner.

Ils sortirent et marchèrent à pied-côte à côte, le berger menant derrière lui la monture par la bride. Quand ils eurent atteint la Bidassoa :

—Vite à cheval maintenant, dit Mauricio.

Une fois le docteur en selle, le *careto* entra dans l'eau sans se faire prier. La tête levée, les narines dilatées, frémissantes d'impatience, il nagea bravement, défiant la rapidité du courant, qui lui battait les flancs avec violence.

Le berger demeura les yeux attachés sur l'animal et son cavalier. Un moment l'impétuosité du courant parut triompher de leurs efforts. Ils étaient entraînés. Mais la lutte fut de courte durée. L'instant d'après, le *careto* avait vaincu l'obstacle et allait en ligne droite vers le bord opposé. Bientôt il toucha terre.

Le docteur eut un cri de joie. Il salua de la main le berger qui, après avoir répondu par un geste affectueux, regagna le chemin de sa cabane.

Une demi-heure plus tard, Michel Herbin galoppait sur la route de Saint-Jean-de-Luz. Des larmes obscurcissent sa vue lorsque les premières habitations d'Urrugne lui apparurent dans le lointain.

Il descendit de cheval et suivit les recommandations de Mauricio. Le *careto* s'échappa et repartit vers la rivière.

Le docteur s'était agenouillé. Il remercia Dieu qui venait de le sauver.

Quand il se releva, le cheval avait disparu.

Michel Herbin avait oublié ses fatigues. La maison blanche était devant lui. Il courut vers la porte d'entrée. Le falot était resté allumé.

—On aurait pas dû le laisser brûler, pensa-t-il.

Il l'éteignit et entra dans le jardin.

En arrivant devant le corps de logis servant d'habitation, ses pieds écrasèrent des débris de verre. Il leva la tête : la fenêtre était ouverte, les carreaux cassés.

Le docteur porta la main à son cœur comme s'il y avait senti brusquement un grand coup. Puis il frappa à la porte. Elle s'ouvrit d'elle-même.

Il demeura interdit, immobile, prêtant l'oreille, craignant d'avancer. Les paroles d'Alexandre de Balboa lui traversèrent le cerveau comme une effroyable lueur. D'un bond il courut dans la cuisine et se précipita dans la salle à manger en criant avec effolement :

—Angèle ! Claudie ! Louis !

Il ne reçut pas de réponse.

Il s'élança dans la chambre à coucher : elle était vide. Les meubles en désordre, les sièges renversés témoignaient d'une lutte. Les rideaux de la fenêtre étaient arrachés, froissés, comme si une main s'y était cramponnée.